

Shoplifters

Altruisme clandestin

Guillaume Potvin

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, G. (2019). Compte rendu de [Shoplifters : altruisme clandestin].
Séquences : la revue de cinéma, (318), 24–25.

Shoplifters

Altruisme clandestin

GUILLAUME POTVIN

Shoplifters exemplifie les stratégies de résistance employées par les victimes d'un système qui ne se préoccupe d'eux que lorsqu'il s'agit de les sanctionner, de les punir. En ce sens, le dernier acte imaginé par Kore-eda est tragique, mais ultimement révélateur.

«*FREEDOM IS NEVER voluntary [sic] given by the oppressor, it must be demanded by the oppressed.*» Ces célèbres mots du Dr Martin Luther King Jr — 2018 marquait d'ailleurs le 50^e anniversaire de son assassinat — sont imprimés sur la robe d'une des membres de la famille Shibata, les protagonistes du dernier film de Hirokazu Kore-eda. Ce drame familial se joue au sein d'une demeure traditionnelle située aux abords de la rivière Sumida où logent trois générations de la famille Shibata. Étant donné le caractère si typiquement japonais de l'univers dans lequel nous plonge *Shoplifters* — on se croirait d'ailleurs par moments dans un film d'Ozu — cette irruption d'une pensée révolutionnaire, afro-américaine de surcroît, détonne fortement. Cette inclusion ne doit donc pas être anodine, surtout que la justice sociale, bien qu'elle ne soit jamais nommée explicitement, est au cœur des réflexions posées par le film.

Les Shibata sont des laissés-pour-compte. Osamu, le père, travaille sur un chantier de construc-

tion de tours qui, une fois occupées par la jeune génération de nouveaux riches, jetteront leurs ombres sur sa modeste maison. Nobuyo, sa conjointe, est employée par une usine de lessivage où on devine la classe sociale des clients par les objets de valeur qu'ils négligent de retirer des poches des vêtements qu'ils font laver. Contraste majeur avec le jeune Shota, pour qui la bille contenue dans une bouteille de soda *Ramune* qu'il a partagée avec Nobuyo est un véritable trésor à sauvegarder. Sa soeur Aki, quant à elle, vend sa tendresse et son affection par la minute dans un *peep-show*. Finalement, Hatsue, la grand-mère et propriétaire de la maison, partage ses chèques de pension avec la famille.

Malgré tout, ces sources de revenus ne sont pas suffisantes pour survivre. Shota et Osamu doivent donc voler de commerces alimentaires pour nourrir la famille. Pour justifier leurs actions à Shota qui est à l'âge où commence à se développer sa boussole morale, le père effectue une pirouette logique: «Tant que les produits sur les tablettes d'un

—
*Atteindre, malgré tout,
un certain équilibre*





magasin n'ont pas été achetés, ils n'appartiennent à personne.» Un crime sans victime, donc.

Mais un vol peut-il causer du bien ? La question est soulevée lorsque les Shibata intègrent au sein de leur famille la jeune Yuri, une fillette qui montre des signes de maltraitance. Cet accueil — ou enlèvement, c'est selon — marque le coup d'envoi d'une suite de décisions, d'actions et de révélations mises en place par Kore-eda pour tester les limites de notre acceptation des déviances aux normes sociales.

À ce titre, une scène dans un salon de *pachinko* bondé est emblématique : Hatsue saisit l'occasion de subtiliser un bac de billes à l'occupant de la machine voisine. La caméra adopte à ce moment un point de vue suggérant une certaine subjectivité, et la matriarche Shibata lance un regard complice en notre direction. Mais cette subjectivité demeure anonyme car le contrechamp n'est jamais révélé : le doigt qu'elle place sur ses lèvres comme pour vouloir dire « *chut*, gardons cela entre nous... » nous est adressé, spectateurs désormais complices de ses manigances. Si nous acceptons le vol, acceptons-nous pour autant le kidnapping ? Si oui, peut-on aussi dire que Yuri fait partie de la famille Shibata ? À cet effet, des indices suggèrent que les liens qui unissent les membres de la famille ne sont pas uniquement d'ordre généalogique.

Les ébranlements idéologiques que provoquent ces questions sont profonds. Après tout, l'institution de la « famille », telle qu'on la définit aujourd'hui, n'est-elle pas une conception bourgeoise ? Bien qu'il s'agisse de la structure sociale de base des civilisations de tous horizons, on sait qu'historiquement, elle aura pris des formes à géométrie variable afin de répondre à des besoins de survie précis. De plus, la valeur marchande désormais accordée aux signes d'affection, leur statut de commodité taxable, semble provoquer une dévalorisation de ses manifestations authentiques. *Shoplifters* exemplifie les stratégies de résistance employées par les victimes d'un système qui ne se préoccupe d'eux que lorsqu'il s'agit de les sanctionner, de les punir.

En ce sens, le dernier acte imaginé par Kore-eda est tragique, mais ultimement révélateur. Même s'il règne bon vivre chez les Shibata et qu'ils sont parvenus à atteindre un équilibre économique, quoique extrêmement précaire, le réel ne tardera à les rattraper. L'enclave qu'ils se sont construite, aussi fonctionnelle soit-elle, ne peut échapper à l'hégémonie de l'État.

Ce qui nous ramène à la fameuse affirmation du D^r King. Le récit de *Shoplifters* présente un bon argumentaire pour amender sa phrase ainsi : « Freedom is never voluntarily given by the oppressor, it must be *taken* by the oppressed. » ▲

—
*Tester les limites
de notre acceptation*

UNE AFFAIRE DE FAMILLE /
MANBIKI KAZOKU

Origine : Japon

Année : 2018

Durée : 2 h 01

Réal. : Hirokazu Kore-eda

Scén. : Hirokazu Kore-eda

Images : Kondo Ryuto

Montage : Hirokazu Kore-eda

Son : Leslie Shatz

Décor : Akiko Matsuba

Dir. art. : Keiko Mitsumatsu

Cost. : Kazuko Kurosawa

Int. : Lily Franky (Osamu Shibata), Sakura Andô (Sakura Shibata), Kirin Kiki (Hatsue Shibata), Mayu Matsuoka (Aki Shibata), Kyo Kairi (Shota Shibata), Miyu Sasaki (Yuri Hojo)

Prod. : Matsuzaki Kaoru, Yose Akihiko, Taguchi Hijiri

Dist. : Métropole Films